

## Handicap : AESH, un métier "avec le cœur et avec les tripes" mal reconnu

Laurent Philippot

4-5 minutes

"Je sature complètement, j'ai eu quatre changements d'emplois du temps depuis le début de l'année, des changements d'écoles, des changements d'enfants, six enfants depuis septembre avec des handicaps différents", Valérie, en poste dans une école primaire de Val-de-Reuil est au bout du rouleau et à **deux doigts de la dépression nerveuse**, accompagne un enfant de CM2 atteint de schizophrénie qui "fait ma corpulence, qui fait 80 kilos. C'est un enfant qui fait sur lui, qui a des boutons avec des cloques de sang purulents, des croûtes entre les doigts et derrière les oreilles, qui est violent" énumère-t-elle tout en soulignant la difficulté de faire son travail :

On ne peut rien faire, mis à part se faire brutaliser, se faire cracher dessus, entendre dire que je devrais être morte - Valérie, AESH à Val-de-Reuil

"C'est le quotidien d'une AESH en situation de détresse" conclut celle qui exerce ce métier depuis plusieurs années et le retour à la maison après une journée de travail ne plus permet plus de penser à autre chose : "Le cumul est trop lourd, je lutte pour tenir jusqu'à la fin de l'année mais c'est une lutte quotidienne". L'heure de marche chaque jour à laquelle Valérie s'astreint "ne suffit même pas".

TÉMOIGNAGES - Les AESH dénoncent leurs conditions de travail

### On veut un salaire décent

Sur la trentaine d'AESH rassemblée devant la direction académique des services de l'Éducation nationale à Évreux, où une délégation a été reçue, **essentiellement des femmes**, en contrat à temps partiel, qui 20h30 par semaine, qui 24 heures, qui 30 heures. "Je gagne **613 euros par mois pour 20H30 par semaine**" explique Patricia, AESH dans un établissement de Vernon. Pour compléter son salaire, il faudrait qu'elle trouve une autre activité mais elle n'en a pas l'énergie : "Quand je rentre le soir, j'ai donné, on donne beaucoup de notre personne, on fait ça avec notre cœur et avec nos tripes" avance-t-elle et si elle s'est mobilisée ce jeudi, c'est pour obtenir "un salaire décent", quitte à

faire plus d'heures.

Patricia, AESH à Vernon, est prête à travailler plus

Lucie qui accompagne onze lycéens de Vernon pour un remplacement d'un an est un peu mieux lotie, 972 euros par mois pour un contrat de trente heures, mais *"seule avec une petite fille de trois ans, c'est très peu"* explique la jeune femme .

{ C'est un métier qu'on fait avec le cœur et pas pour le salaire -  
Lucie, AESH à Vernon

*"C'est sûr que ce n'est pas du tout un métier pour l'argent et la reconnaissance"* enchérit Elisabeth, qui partage son temps entre un lycée où elle suit un élève autiste et une école primaire où elle accompagne un élève de CE1. La femme de 45 ans qui fait ce métier depuis plus de trois ans manifeste *"pour la reconnaissance de nos droits et une titularisation"*. La piste est bien envisagée par leur ministère de tutelle, au bout de six ans de contrat, mais sans obtenir le statut de fonctionnaire.

## **Et un meilleur accompagnement des élèves**

Agnès s'estime chanceuse, elle ne s'occupe que d'une enfant de maternelle du côté d'Aubevoye et c'est par solidarité avec ses collègues qu'elle manifeste. Elle était plutôt satisfaite de la nouvelle organisation proposée par les pôles inclusifs d'accompagnement localisés pour mutualiser les accompagnants d'élèves en situation de handicap, mais *"c'est plutôt du saupoudrage"* dit-elle, *"ça implique que les AESH sont disponibles pour plusieurs enfants et ne font pas un accompagnement individuel"*.

{ Si l'enfant est accompagné une heure par semaine, je ne vois pas comment il peut progresser ou comment ça peut l'aider dans ses apprentissages - Agnès, AESH près d'Aubevoye

Agnès résume son rôle essentiel en une phrase : *"Que l'enfant se sente bien et qu'il ait envie d'aller à l'école"*.

Les AESH envisagent désormais de manifester à Paris pour faire entendre leurs voix.